

## ART AND LITERATURE

GIANLUCA CHIADINI (Avellino)

### La réception des notions philosophiques de trace, d'*arkhé* et de document dans l'œuvre d'Alain Nadaud

---

The reception of the notions of trace, *arkhé*, and document in the work of Alain Nadaud

#### Abstract

*This paper intends to point out the philosophical features in the novels of the French writer Alain Nadaud and their links with the philosophical theory concerning the concepts of trace, arkhé and document elaborated by Jacques Derrida in the second half of the XX century. This subject, related to the contemporary socio-historical concept of post-truth, reveals the originality and the up-to-date tendency in the novels of Alain Nadaud. This paper uncovers new important aspects of his work by proposing a solid philosophical interpretation of its main theoretical principles. In particular, it uncovers the philosophical reasons at the origin of his writing, which is based on the historical research method. Furthermore, it reveals the sense of dystopia of his novels and relates it with the most recent socio-philosophical analysis of contemporary western society.*

**Keywords:** dystopia, *arkhé*, post-truth, time, trace.

---

Alain Nadaud (Paris 1948 – Amorgos, Grèce 2015) est l'écrivain qui a donné un élan vital au genre du roman archéologique contemporain en France en particulier à la suite de la publication des romans *Archéologie du zéro* (1984), *Désert physique* (1987), *L'iconoclaste* (1989), *La mémoire d'Érostrate* (1992), *Le livre des malédictions* (1995) et *Auguste fulminant* (1997). Son archéologie de l'écriture, à entendre comme la recherche philosophique de l'*arkhé*, est en effet le thème caractérisant la plupart de sa production littéraire. La recherche de l'*arkhé* remonte, dans la structure philosophique de ses romans, à l'idée de l'écriture en tant que trace. La notion de trace a été analysée par le philosophe Jacques Derrida au cours de la deuxième moitié du XXe siècle. Malgré la différence d'une décennie, c'est à peu près la même époque qui a vu la publication des œuvres d'Alain Nadaud. L'objectif de cet article est de présenter l'œuvre du romancier et essayiste français au moyen de la pensée philosophique de Jacques Derrida à propos des notions précédemment

citées, auxquelles il faut adjoindre aussi celle derridienne d'archive. Nous le ferons en utilisant aussi les concepts de postmodernité et de post-vérité, car l'une a caractérisé la culture des sociétés occidentales des dernières décennies du XXe siècle, de même que l'autre détermine celle de ces premières décennies du XXIe.

Tous les romans archéologiques d'Alain Nadaud – ou mieux philosophiques-archéologiques comme je préfère les dénommer, en en démontrant la raison au fil de cet article – présentent une structure narrative fragmentée en plusieurs documents qui racontent, chacun d'eux, une histoire. Ces documents fictifs (lettres, textes anciens, guides touristiques, documents d'archives, brochures, articles de presse, journaux intimes, transcriptions d'interviews, selon le choix accompli par l'auteur dans ses romans) s'entremêlent les uns les autres en séquences régulières de trois ou quatre par chapitre. Un exemple excellent qui peut rendre claire une telle structure narrative, c'est le roman *Auguste fulminant*. L'ensemble des nombreux documents qui le composent est précédé, de même que suivi, par un avertissement au lecteur. Les deux avertissements auraient été écrits par un journaliste anonyme qui aurait rassemblé aussi tous les documents présents dans le livre. Ce sont les pages d'une brochure d'un musée de Tunis, les lettres anciennes des poètes latins Varius et Tucca contemporains de Virgile, les transcriptions de l'interview du journaliste avec un attaché culturel qui avait travaillé à Tunis. Ces trois genres différents de documents ont été répartis équitablement dans les huit chapitres du roman. Chaque document raconte une histoire qui s'entremêle avec les autres. Le flux narratif du roman traditionnel a été ainsi détruit par l'écrivain au profit des documents qui racontent bel et bien les trois différentes histoires. Le lecteur est amené, par conséquent, à se fier à la vraisemblance de tels documents comme s'ils racontaient une vérité historique. En effet, ce qu'il lit n'est plus le récit du narrateur, mais les documents eux-mêmes. Le lecteur se mue dès lors en historien, dont la tâche est d'analyser les documents insérés dans le roman d'après les méthodes archéologique et philologique. Par conséquent, c'est comme si l'esprit créatif de l'écrivain disparaissait au profit de la pure et simple publication des documents. Alain Nadaud a réussi ainsi à faire du genre narratif du roman un recueil de documents tout à fait vraisemblables du point de vue historique. Les romans archéologiques réalisés par Alain Nadaud sont comme des recueils de documents d'archives. Il faut dès lors analyser les caractères de ces documents pour mieux comprendre le genre du roman archéologique.

À propos de la notion de document, l'historien Jacques Le Goff a écrit en 1988 que "de même qu'on a fait au XXe siècle la critique de la notion de fait historique qui n'est pas un objet donné car il résulte de la construction d'un historien, de même fait-on aujourd'hui la critique de la notion de document qui n'est pas un matériau brut, objectif et innocent, mais qui exprime le pouvoir de la société du passé sur la mémoire et sur l'avenir : le docu-

ment est monument" (Le Goff 1988, 20). Dans ces propos de Le Goff se font jour les principes de la subjectivité de la recherche historique aussi que de la mémoire du passé. Même le document n'est pas un élément à considérer comme objectif, car il est le résultat de la volonté de la société, n'importe laquelle, qui vise ainsi à orienter sa propre mémoire pour l'avenir.

En se reportant à ces conclusions quant à la structure qui soutient les romans archéologiques d'Alain Nadaud, il faut considérer leurs documents comme pareillement subjectifs. Ces documents sont à considérer comme le résultat du passé revivifié par l'écrivain au moyen de son acte créatif. Tous subjectifs qu'ils sont, les romans maintiennent un fort caractère historique qui est de facto l'essence de leur identité. En empruntant les mots de Le Goff, on peut affirmer que les documents sur lesquels les romans d'Alain Nadaud se fondent sont ainsi les monuments dont le but est d'orienter la mémoire que les sociétés de l'avenir auront du passé. La condition ontologique du document/monument n'est pas tournée à l'arrière vers le passé, mais plutôt tendue vers l'avenir. C'est la même fonction accomplie par les livres du passé à l'égard de l'acte créatif de l'écrivain, quand il parle de l'origine de ses œuvres: "Les courtes apparitions que j'ai pu faire en bibliothèque n'ont d'ailleurs eu d'autre but que de me permettre de repérer les titres que j'allais ensuite m'employer à me procurer à l'extérieur. Il va sans dire que je perds un temps fou à courir d'une librairie à l'autre à la recherche d'ouvrages depuis longtemps épuisés ou dont jamais personne n'a entendu parler. [...] Pendant tout ce temps, qu'on pourrait croire gaspillé, le livre à venir met ses possibles à l'épreuve, tâtonne à la recherche de lui-même" (Nadaud 1989, 60-1). Le livre à venir a ses racines dans les livres du passé, de même que la mémoire se fonde sur les documents du passé. Les romans archéologiques d'Alain Nadaud, qui sont comme des documents d'archives, ont été engendrés à leur tour par d'autres documents, à savoir les livres du passé. Ces romans sont dès lors le résultat d'un processus historique tout à fait tendu vers l'avenir, plutôt qu'arrêté dans le passé auquel appartiennent quand même les documents qui les ont inspirés.

C'est la raison pour laquelle les romans d'Alain Nadaud présentent toujours deux ou trois citations en exergue. Ces citations sont les traces du passé dont le sens est à l'origine des romans de l'écrivain français. L'exergue est en effet une forme de citation tournée vers l'avenir comme l'a démontré le philosophe Jacques Derrida. "L'exergue consiste à capitaliser dans une ellipse. À accumuler d'avance un capital et à préparer la plus-value d'une archive. Un exergue vient à stocker par anticipation et à pré-archiver un lexique qui, dès lors, devrait faire la loi et *donner l'ordre*, fût-ce en se contentant de nommer le problème, c'est-à-dire le sujet. Il y a là une fonction institutrice et conservatrice à la fois de l'exergue" (Derrida, 1995-2008, 19). Les citations en exergue remplissent plus d'une fonction selon le

philosophe français. D'abord, ils sont comme des pré-archives, à savoir des recueils de documents dont la fonction est – comme dans les œuvres d'Alain Nadaud – d'être l'anticipation des documents d'archives, à savoir le livre à venir. L'usage des citations en exergue est devenu plutôt habituel par les romanciers contemporains, car elles sont évidemment leur fondement pour l'écriture de romans grâce à leur fonction de documents de pré-archives. Ces citations constituent les documents d'archives du livre à venir, par rapport auquel ils ont une fonction "à la fois institutrice et conservatrice". Il en va de même en ce qui concerne la notion de document/monument selon l'interprétation de Jacques Le Goff analysée précédemment. Les fonctions institutrice et conservatrice de l'exergue correspondent en effet à celles institutrice du document – le document est une preuve qui instruit – et mémorative du monument. Le mot latin *documentum* présente en effet la même racine du verbe *docere*. Le mot *monumentum* présente la racine indo-européenne qui remonte à la mémoire, comme les mots *mens*, *memini* et *monere* (Le Goff 1978, 38).

L'usage des citations en exergue par Alain Nadaud respecte les mêmes principes. À ce titre, on peut citer, par exemple, la citation de Stéphane Mallarmé présente en exergue dans le roman *La Mémoire d'Érostrate*, "Tout homme est enfermé dans le cercle d'un mot: son nom" (Nadaud 1992, 7). Le roman est un recueil de documents fictifs ayant comme sujet la *damnatio memoriae* exercée contre le nom d'Érostrate en tant qu'incendiaire du temple d'Artémis à Éphèse au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. La citation en exergue contient en effet dans sa simplicité tout le sens du roman et la complexité d'un tel questionnement. À savoir le nom qui, en tant qu'inscription d'un signe, est témoignage, donc document et monument de celui qui est ainsi appelé. Un tel exergue est le document de pré-archives du roman et le document/monument du même. Il est en effet la trace mnésique du livre à venir, donc son monument, ainsi que sa preuve documentaire avant sa création. D'autres exemples intéressants sont les deux citations en exergue dans *Auguste fulminant*. "Car si je leur demandais: 'Est-ce vrai ce que dit le poète, qu'Énée soit venu jadis à Carthage?' les moins doctes répondraient qu'ils l'ignorent, et le plus doctes que ce n'est pas vrai" est la première citation, extraite des *Confessions* de saint Augustin. "Ce que nous croyons savoir de la vie de Virgile est le résultat d'une reconstitution, semblable à celles que tentent les archéologues mis en présence de fragments ou de vestiges lacunaires" est la deuxième, extraite de l'œuvre de Pierre Grimal *Virgile ou la seconde naissance de Rome* (Nadaud 1997, 7). Ce sont les traces documentaires de pré-archives du roman, où Alain Nadaud imagine la mort de Virgile à cause de son empoisonnement par les mains des poètes Varius et Tucca exécutants de la volonté de l'empereur Octavien Auguste. Les deux citations concernent le questionnement sur la porosité de la limite entre fiction et réalité du récit, historique comme littéraire. La vérité ou la vraisemblance de tout récit est la conséquence de

l'acte de recherche archéologique et de restauration des fragments dont les historiens disposent comme les romanciers. Tout récit, en tant qu'il est une histoire, est dès lors le résultat d'une recherche proche de la méthode archéologique qui se fonde sur l'analyse des traces du passé. Les deux citations en exergue d'*Auguste fulminant* sont en effet comme les documents/monuments d'où naît le roman, qui est à son tour un recueil de documents d'archives. Elles préfigurent le roman à venir comme les documents historiques et archéologiques sur la vie de Virgile sont la préfiguration du récit fictionnel reconstruisant les phases de sa mort.

Les citations en exergue comme tout document/monument ne sont d'ailleurs que des formes de traces, en tant que marques du passé qui tendent vers l'avenir. D'où leur fonction identique d'éléments conservateurs du passé et de modèles précurseurs des marques et des signes à venir. D'après Jacques Derrida, la citation en exergue et le document/monument partagent en effet presque les mêmes caractères. "Incrustons une deuxième citation dans l'exergue. [...] Inscrivant encore l'inscription, elle commémore à sa manière, en effet, une circoncision. Ce monument très singulier, c'est aussi le document d'une archive. De façon réitérée, il laisse la trace d'une incision *à même* la peau : plus d'une peau, à plus d'un âge. À la lettre ou par figure. La stratification feuilletée, la surimpression pelliculée de ces marques cutanées semble défier l'analyse. Elle accumule autant d'archives sédimentées dont certaines sont écrites à même l'épiderme d'un corps propre, d'autres sur le support d'un corps 'extérieur'. Sous chaque feuille s'ouvrent les lèvres d'une blessure, pour laisser entrevoir la possibilité abyssale d'une autre profondeur promise à l'excavation archéologique" (Derrida 1995-2008, 39). L'exergue est un document autant qu'un monument et, par conséquent, le même qu'une trace stratifiée qu'il faut fouiller comme si elle faisait partie d'une complexe stratification archéologique. On peut affirmer que la boucle est ainsi bouclée. Il est clair, en effet, que la méthode utilisée par Alain Nadaud pour la création de ses romans archéologiques parcourt le même chemin que les principes de la théorie derridienne de l'exergue ainsi que celle du document/monument de Le Goff. Cela, même si Alain Nadaud, pour sa part, n'a jamais laissé dans ses écrits et interviews les indices de sa lecture et interprétation des œuvres ni du philosophe ni de l'historien français. Peut-être qu'une telle correspondance est plutôt fortuite. Elle est quand même le signe de l'appartenance de l'esprit d'Alain Nadaud au climat culturel et philosophique français de deux dernières décennies du XXe siècle. Il faut considérer l'œuvre d'Alain Nadaud comme philosophique autant qu'historique, car elle partage les mêmes théories de l'exergue et du document/monument de Jacques Derrida et Jacques Le Goff.

À ce propos, Alain Nadaud écrit en 2004 dans son journal intime: "J'ai le soupçon que les systèmes philosophiques dissimulent, sous leur appareil conceptuel massif et com-

pliqué, des romans cachés, des tentatives romanesques inabouties, le concept ayant pris chez eux le pas sur l'affect. En effet, chaque système philosophique n'est jamais qu'une interprétation romanesque, imaginaire de la réalité, qu'il ne parvient pas à élucider" (Nadaud 2017, 28). La porosité entre l'écriture littéraire et l'écriture philosophique ainsi que leur interchangeabilité font des romans archéologiques d'Alain Nadaud l'équivalent de textes philosophiques. Philosophie et littérature partagent, selon l'écrivain français, la même interprétation imaginative de la réalité. La narration romanesque s'approprie donc la spéculation philosophique grâce à leur méthode semblable de donner une forme à la réalité par le truchement de l'imagination. Cela fait penser à ce que l'on appelle la notion de fiction documentaire. Les intrigues des romans philosophiques-archéologiques d'Alain Nadaud fondent leurs structures sur une vérité fictionnelle transmise par des documents vraisemblables, dont le but est de donner à imaginer une réalité tout à fait possible. Le roman devient ainsi le lieu méta-/physique pour gagner la connaissance philosophique du monde extérieur à travers son imagination fictionnelle. Par exemple, le roman *L'envers du temps* (1985) traite du temps qui paradoxalement rebrousse chemin. Son protagoniste, le personnage fictif de Julius Marcellus, constate, à l'âge de l'empereur romain Octavien Auguste, la destruction des monuments du Moyen Âge et de l'âge moderne et contemporain devenus les vestiges d'un temps postérieur mué paradoxalement en temps antérieur. Il lui arrive enfin de contempler la mort de Jésus-Christ en tant que signe de la fin du christianisme dépouillé de son message salvateur. Une telle idée du bouleversement du temps est fondamentale dans la pensée d'Alain Nadaud et récurrente dans ses romans. Il écrit en effet dans son essai *Malaise dans la littérature* que "l'Histoire, nous le savons, n'a rien de linéaire. Elle ne suit pas une progression inéluctable et continue. Elle paraît parfois faire du surplace ou être affectée de brusques reculs" (Nadaud 1993, 8). Le temps historique n'est ni linéaire ni progressif, mais contraint à maints arrêts et reculs. Cette idée du bouleversement du temps, qui survient grâce à sa connaissance des œuvres de l'écrivain argentin Jorge Luis Borges, engage le temps de l'écrivain aussi que celui de l'écriture, le temps de l'Histoire aussi que celui du roman/récit. D'ailleurs, l'écrivain argentin écrit dans la *Historia de la eternidad*: "Une de ces ténèbres, parmi les plus belles sinon les plus obscures, est celle qui nous empêche de préciser la direction du temps. La croyance commune veut qu'il s'écoule du passé vers l'avenir, mais la croyance contraire n'est pas plus illogique" (Borges 1951, 138). Alain Nadaud approuve cette pensée de Borges et en fait un des principes fondamentaux de son écriture.

Cela étant dit sur la théorie du bouleversement du temps dans l'œuvre d'Alain Nadaud, on peut aboutir à la conclusion qu'une telle idée fictionnelle du temps a la même valeur qu'une forme imaginative du réel. L'interprétation romanesque, donc fictionnelle, du

temps n'est en effet que la mise en scène narrative de sa théorie philosophique analogue. Le caractère imaginaire de la narration romanesque gagne ainsi le point le plus haut de celle qu'on peut définir comme une philosophie nadaldienne du temps. En résumé, les romans philosophiques-archéologiques d'Alain Nadaud sont les lieux de la réflexion méthodique de l'écrivain entre fiction littéraire et spéculation philosophique à propos des notions de document/monument et de temps.

Dans les passages de Jacques Derrida précédemment cités, nous avons rencontré les deux notions de trace et d'archive, sur lesquelles nous avons temporairement glissé. Elles sont en fait sous la loupe dans cette étude. L'analyse jusqu'ici menée sur l'exergue les a pourtant présentées comme si elles faisaient déjà partie de la première couche d'une fouille archéologique avant de découvrir leur trésor caché sous le terrain. D'abord, il faut remonter à la définition de trace proposée par Jacques Derrida en 2002 lors d'un colloque au Collège iconique. "Il y a trace dès qu'il y a expérience, c'est-à-dire renvoi à de l'autre, différance, renvoi à autre chose, etc. Donc partout où il y a de l'expérience, il y a de la trace, et il n'y a pas d'expérience sans trace. Donc tout est trace, non seulement ce que j'écris sur le papier ou ce que j'enregistre dans une machine, mais quand je fais ça, tel geste, il y a de la trace" (Derrida 2014, 59). La nature hybride de la trace permet de déplacer le message dont elle est le signe d'une chose à une autre et d'un temps à un autre. Cela signifie qu'elle n'est pas immobile. À savoir, elle est une présence qui franchit toute frontière. On a précédemment pris en considération par exemple le cas de la citation en exergue. Elle est une trace qui maintient le sens des propos du passé et en même temps s'offre au sens que ces propos vont acquérir ensuite dans le livre qui se les est appropriés. Le sens de la phrase de Mallarmé sur la fonction du nom précédemment citée va de facto muer dans la direction du sens que ce questionnement va avoir dans *La mémoire d'Érostrate* d'Alain Nadaud. À ce sujet, on lit dans le roman que "à son insu, son patronyme s'était durci et comme déjà tendu vers l'avenir" (Nadaud 1992, 217). Le nom est la trace qui marque l'identité de l'homme en tant que monument de sa mémoire, aussi au-delà de l'existence physique du corps. La trace est en effet autant figée, par rapport à son origine dans le passé, que tendue au futur, quant à sa tension vers l'avenir. En effet, on lit encore: "Le nom d'Érostrate, enfin arboré et porté d'âge en âge sur la crête du temps, voilà à quelle sorte d'illusion il avait aspiré" (Nadaud 1992, 217). Le personnage d'Érostrate est tellement enchaîné au désir utopique de préserver la mémoire éternelle de son nom qu'il accomplit son acte destructeur contre le temple d'Artémis à Éphèse. Cet acte lui donnera en effet la perpétuation éternelle de son nom, malgré la condamnation de ses contemporains à la *damnatio memoriae*. Le nom en tant que trace survit ainsi à l'homme et distend sa mémoire, n'importe laquelle, vers l'avenir. Sa

répétition est la certitude de sa mémoire à travers le temps, bien que sa survie s'appuie sur les débris d'une autre trace qu'elle a contribué à détruire.

À ce sujet, Jacques Derrida écrit que "l'idéalité de la forme de la présence elle-même implique en effet qu'elle [*la trace*] puisse à l'infini se ré-péter, que son re-tour, comme retour du même, soit à l'infini nécessaire et inscrit dans la présence comme telle; que le re-tour soit retour d'un présent qui se retiendrait dans un mouvement *fini* de rétention; qu'il n'y ait de vérité originaire, au sens phénoménologique, qu'enracinée dans la finitude de cette rétention; que le rapport à l'infini ne puisse enfin s'instaurer que dans l'ouverture à l'idéalité de la forme de présence, comme possibilité de re-tour à l'infini" (Derrida 1967b, 79-80). La répétition et le retour de la trace à l'infini ainsi que son mouvement fini de rétention ne donnent l'impulsion à aucune progression temporelle. Il faut l'imaginer courir autour d'un cercle plutôt que le long d'une ligne droite. La répétition de la trace répond d'ailleurs à l'exigence humaine, bien expliquée par les anthropologues comme Ernesto de Martino, de vaincre l'absence provoquée par la mort au moyen de sa présence. La répétition est en effet comme une utopie à laquelle il faut s'accrocher pour dépasser le vide qui entoure l'être humain. On pourrait proclamer: "La trace est morte. Vive la trace!" Toute figée dans le passé qu'elle est, la trace tend pourtant vers l'avenir. Toute histoire des romans philosophiques-archéologiques d'Alain Nadaud est axée sur la répétition, le retour et la rétention de la trace. Par exemple, le nom d'Érostrate est une trace qui se répète, retourne et se retient. L'histoire du nom d'Érostrate se déroule comme dans un drame classique. En effet, la *damnatio memoriae* d'Érostrate est un acte qui s'oppose à la répétition et au retour de la trace, en la contraignant à l'effacement. Érostrate a violé la loi en incendiant le temple d'Artémis, de même qu'Antigone en enterrant le corps de son frère dans le drame éponyme de Sophocle. Le besoin désespéré d'éternité d'Érostrate a provoqué l'effacement d'une trace bien plus grande que son nom. Érostrate a apposé sa marque sur la destruction du temple d'Artémis, en conquérant ainsi l'éternité, malgré sa condamnation à la *damnatio memoriae*. Alain Nadaud amène ainsi le lecteur à la réflexion ponctuelle sur le besoin ancestral de l'être humain de prolonger sa propre présence même en violant la présence et la mémoire de ce qui est plus grand et important que lui. Son acte est comparable aux actes immanquables de vandalisme envers les monuments historiques de notre âge contemporain. La présence monumentale de ces monuments s'oppose au besoin d'affirmation de la présence minuscule de n'importe qui. On les viole alors, on les vandalise afin de satisfaire son besoin de la présence. On peut affirmer qu'Érostrate a été l'un d'eux et, pour être honnête, que "nous sommes tous Érostrate".

Revenons sur le passage de Derrida dernièrement cité. La condition de blocage de la trace fait d'elle un signe dépouillé de sa réalité phénoménologique au profit du principe



utopique de la présence retournant à l'infini. Le passé est passé, pour tout dire, mais il retourne infiniment sous forme de trace de temps en temps revivifiée afin de nous garantir ainsi notre présence. Dans le roman *L'envers du temps* précédemment cité, Alain Nadaud déforme telle utopie en dystopie, en révélant ainsi les paradoxes temporels de la trace. Le temps rebrousse chemin. Cela signifie que les traces du passé se perdent et leur mémoire avec elles. En effet, dans la fiction du roman, la mort de Jésus-Christ, qui est le symbole infiniment revivifié par les chrétiens affirmant leur présence ainsi que leur espérance dans la vie éternelle, devient le signe de la mort du christianisme et le début de la perte de confiance en l'existence. "Se profilait déjà devant mes yeux le fil lumineux et intact de la lame, comme translucide à force d'extrême pureté; je m'appliquai par avance, en conjuguant ce qui me restait de force, à en imaginer contre ma gorge, dans le glissement rapide et net que j'y imprimerai, le tracé glacé puis soudainement brûlant, façon comme une autre de se soustraire à ce qu'improprement, mais pour combien de temps encore, certains s'obstinent à affubler du nom ridicule d'existence" (Nadaud 1985, 269). C'est la conclusion du roman, lorsque le protagoniste, après avoir assisté à la destruction du monde autour de lui, n'a plus qu'à prendre acte de l'absurdité et du paradoxe qui sont le propre de l'existence. C'est comme si Alain Nadaud, après avoir fondé la structure de ses romans sur les notions historiques-philosophiques de document/monument et de trace, en montrait ensuite le caractère paradoxal à cause de la condition ontologique d'incertitude de l'existence. Toute trace et tout document/monument, qui sont les signes de la présence et de la mémoire, s'évanouissent à la fin de l'intrigue du roman, car ils montrent la faiblesse de l'intellect humain par rapport à sa recherche d'une connaissance ontologique et épistémologique de la vérité. En effet, une telle connaissance est chimérique. À ce propos, en revenant au passage de Jacques Derrida cité précédemment, le philosophe français fait remarquer "qu'il n'y ait de vérité originaire, au sens phénoménologique, qu'enracinée dans la finitude de cette rétention; que le rapport à l'infini ne puisse enfin s'instaurer que dans l'ouverture à l'idéalité de la forme de présence, comme possibilité de re-tour à l'infini" (Derrida 1967b, 79-80). En ce qui concerne la phénoménologie de la trace, les seules certitudes sont sa finitude par rapport à son origine et sa possibilité de retourner à l'infini en tant que forme de la présence. Enfin, l'hybridité du temps de la trace, qui est à l'origine de son statut paradoxal, est aussi sous la loupe d'Alain Nadaud dans *L'envers du temps*. Dans l'intrigue du roman, le bouleversement du temps et son chemin à rebours provoquent la disparition des traces car leur système de retour vers l'avenir est mis en état d'accusation. Par conséquent, la conclusion à laquelle parvient le protagoniste est l'incertitude ontologique de l'existence. C'est l'opposé du but de la trace. La trace est la présence qui lutte contre l'absence et la dispari-

tion, mais dans les romans dystopiques d'Alain Nadaud elle révèle enfin sa faiblesse et disparaît ensemble aux documents/monuments de l'Histoire.

Jacques Derrida écrit dans son introduction à *L'origine de la géométrie* d'Edmund Husserl: "*S'il y a une histoire*, l'historicité ne peut donc être que le passage d'une parole, la tradition pure d'un Logos originaire vers un Telos polaire. Mais puisqu'il ne peut rien y avoir hors de la pure historicité de ce passage ; puisqu'il n'y a pas d'Être qui ait un sens hors de cette historicité et échappe à son horizon infini ; puisque le Logos et le Telos ne sont rien hors du *Wechselspiel* de leur inspiration réciproque, cela signifie que *l'Absolu est le Passage*" (Derrida 1962, 165-166). Ce passage du philosophe français qui commente l'œuvre de Husserl trace en effet les limites de l'Histoire quant à l'espace de sa vérité. La structure théorique des romans philosophiques-archéologiques d'Alain Nadaud semble respecter cette phénoménologie de l'Histoire, sa nécessité de tout jouer entre le "Logos originaire et le Telos polaire". La recherche philosophique d'Alain Nadaud franchit aussi les frontières de l'Histoire, en s'interrogeant même sur la validité des principes qui en sont le fondement. D'ici viennent les paradoxes qui caractérisent l'Histoire et, par conséquent, la structure théorique des romans archéologiques d'Alain Nadaud. L'image dystopique du monde à cause de ses paradoxes est en effet récurrente dans ses romans. Il s'agit généralement d'une dystopie qui est la conséquence de la dissolution, d'après Alain Nadaud, des points de référence à caractère théorique et philosophique, car "en contrepartie de l'effacement de l'horizon utopique se développe une futurologie dystopienne renouant avec la métaphysique du temps régressif" (Gayraud 2019, 228-229).

*Archéologie du zéro* (1984), le premier roman d'Alain Nadaud, est un recueil de vingt-cinq documents fictifs sur l'histoire d'une certaine religion du Zéro présente dès l'âge de Pythagore au VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ jusqu'à sa fin au VII<sup>e</sup> siècle à Alexandrie en Égypte aux mains des Arabes au détriment des derniers "Adorateurs du Zéro". Tout cela est fictionnel, bien qu'entremêlé par Alain Nadaud à l'histoire réelle des philosophes et des groupes philosophiques de l'âge ancien. Le dernier rescapé de la secte, un certain Théocritias, juste avant de mourir, conclut ainsi son document qui marque la fin de la religion du Zéro: "L'existence humaine n'a jamais autant de prix qu'à bien se rendre à l'évidence de son propre néant. Le Zéro touche à l'Être, car c'en est justement l'absence. Le Zéro, c'est le résultat de l'opération par laquelle l'Être se retranche tout simplement de sa propre existence [...] Sans autre crainte que celle de souffrir un bref instant du coup mortel qui me sera porté, je reste dépourvu de toute appréhension ou arrière-pensée pour ce qui n'est, somme toute, que la réalisation de ce formidable désir de retourner à la pesanteur inorganique des choses, au vide absolu de toute existence..." (Nadaud 1984, 238). En résumé, le zéro est l'*arkhé*. L'être descend du zéro et l'existence humaine n'est que vide et néant. La recherche

archéologique amenant à une telle vérité est conduite dans le roman à travers ses vingt-cinq documents. C'est-à-dire que l'Histoire avec ses documents a été engendrée par le néant, qu'autour d'elle tout est vide et que l'existence humaine est fondée sur le paradoxe de sa non-existence. Le roman est un paradoxe lui-même, car il témoigne de la nature fictionnelle de l'Histoire qui est enracinée dans le néant. Le zéro, autrement dit le vide et le néant, est l'*arkhé* de l'entière histoire humaine. Toute paradoxale qu'elle est, sa trace est pourtant à l'origine du monde et de la connaissance humaine. "Si la trace, archi-phénomène de la 'mémoire', qu'il faut penser avant l'opposition entre nature et culture, animalité et humanité, etc., appartient au mouvement même de la signification, celle-ci est *a priori* écrite, qu'on l'inscrive ou non, sous une forme ou sous une autre, dans un élément 'sensible' et 'spatial', qu'on appelle 'extérieur'. Archi-écriture, première possibilité de la parole, puis de la 'graphie' au sens étroit, lieu natal de 'l'usurpation' dénoncée depuis Platon jusqu'à Saussure, cette trace est l'ouverture de la première extériorité en général, l'énigmatique rapport du vivant à son autre et d'un dedans à un dehors: l'espacement" (Derrida 1967a, 99). Le zéro du roman d'Alain Nadaud est en effet une forme d'archi-écriture. Il est au principe des toutes les autres signes qui sont les nombres du système décimal autant que l'*arkhé* du monde. "*Arkhé*, rappelons-nous, nomme à la fois le *commencement* et le *commandement*. Ce nom coordonne apparemment deux principes en un : le principe selon la nature ou l'histoire, *là où* les choses *commencent* – principe physique, historique ou ontologique –, mais aussi le principe selon la loi, *là où* s'exerce l'autorité, l'ordre social, *en ce lieu* depuis lequel *l'ordre* est donné – principe nomologique" (Derrida 1995-2008, 11). Le zéro, à la fois archi-écriture et *arkhé*, est le principe pareillement originaire et nomologique auquel la structure de toutes les romans d'Alain Nadaud remonte. La destruction finale, immanquable dans leurs intrigues, est la conséquence inévitable de la présence du zéro, qui est le principe de l'absence.

Les principes qui sont à l'origine d'une telle crise conceptuelle dans l'œuvre d'Alain Nadaud remontent à sa lecture de l'œuvre littéraire et philosophique de Jorge Luis Borges. "L'écrivain argentin Jorge Luis Borges affirme dans *l'Histoire de l'éternité*: 'Une des ténèbres, parmi les plus belles sinon les plus obscures, est celle qui nous empêche de préciser la direction du temps. La croyance commune veut qu'il s'écoule du passé vers l'avenir, mais la croyance contraire n'est pas plus illogique [...]'. Profitant de ce paradoxe, j'ai tenté de poursuivre cette trajectoire : c'est-à-dire qu'une fois qu'on a franchi cette espèce de miroir que constitue le zéro, on débouche sur le moins un, à savoir le négatif, autrement dit le risque de cette régression, qui menace toujours en quelque sorte" (Nadaud et Tamassia 2014, 28). Alain Nadaud a été interviewé par Paolo Tamassia en 2014. Il est clair pourtant que les œuvres de Borges, en particuliers *l'Aleph*, *Fictions* et *l'Histoire de l'éternité* ont

représentés déjà pour le jeune Alain Nadaud des années 1970 les points de référence de l'inspiration dystopique et métaphysique de son écriture. Les œuvres de l'écrivain argentin ont évidemment inspiré Alain Nadaud en ce qui concerne l'élaboration de sa théorie du bouleversement du temps et de son idée du zéro comme un miroir qu'on peut franchir à rebours. Le zéro est l'*arkhé* et en même temps comme une porte magique qui permet de rebrousser chemin où de reculer à n'importe qui aspire la franchir. Cette image mobile du zéro est comparable à ce que dit Jacques Derrida à propos des deux principes de Logos et Telos dans le passage cité précédemment qu'il faut dès lors relire. "*S'il y a une histoire*, l'historicité ne peut donc être que le passage d'une parole, la tradition pure d'un Logos originaire vers un Telos polaire. Mais puisqu'il ne peut rien y avoir hors de la pure historicité de ce passage ; puisqu'il n'y a pas d'Être qui ait un sens hors de cette historicité et échappe à son horizon infini ; puisque le Logos et le Telos ne *sont* rien hors du *Wechselspiel* de leur inspiration réciproque, cela signifie que *l'Absolu est le Passage*. Il est la traditionnalité qui circule de l'un à l'autre, éclairant l'un par l'autre, dans un mouvement où la conscience invente son chemin en une réduction indéfinie et toujours déjà commencée, où toute aventure est une conversion et tout retour à l'origine d'une audace vers l'horizon" (Derrida 1962, 165-6). L'affirmation que "l'Absolu est le Passage", le principe du mouvement réciproque du Logos et du Telos et l'image que "tout retour à l'origine" est en même temps "une audace vers l'horizon" évoquent la figure nadaldienne du zéro *arkhé*, qui est comme un miroir placé sur la limite entre les deux domaines possibles de la connaissance. Le zéro n'est pas donc un terme absolu et statique, mais un principe dynamique pour les nombres positifs ainsi que pour les négatifs.

Dans le système théorique à la base des romans philosophiques-archéologiques d'Alain Nadaud, l'être se fonde sur le non-être, la quantité des nombres sur la non-quantité du zéro, l'éphémère histoire humaine des faits sur le vide et le néant. C'est pareillement le triomphe du principe de la trace et sa ruine. C'est la raison pour laquelle les mondes fictifs racontés dans les romans d'Alain Nadaud sont en contradiction perpétuelle avec eux-mêmes. Ils sont en effet comme des paradoxes vivants. Ils sont par conséquent toujours destinés à la ruine et à la disparition. En fait, la structure de ces romans se fonde sur les notions d'*arkhé*, de trace et de document/monument. Cependant, ils dévoilent en même temps les bases faibles de ces notions au niveau théorique. Une telle faiblesse, qui serait le propre de l'Histoire d'après Alain Nadaud, remonte en effet aux notions de vide et de néant, qui constituent – je m'excuse du jeu de mots – l'essence de la non-existence de l'existence. L'écrivain français imagine ses romans comme s'ils étaient les lieux idéaux pour témoigner cette faiblesse conceptuelle. Ils sont rigoureux quant à leur structure documentaire comme s'ils étaient de vrais recueils de documents historiques, sauf à dévoiler à la fin leur inconsis-

tance au lecteur à la suite de sa prise de conscience de l'absurdité de l'existence. Cela amène le lecteur à reconnaître son impossibilité de reconduire la connaissance humaine à une vérité, qui ne pourra être dès lors ni ontologique ni épistémologique. La fiction documentaire des romans archéologiques d'Alain Nadaud est un parfait château de cartes destiné à la ruine. Sa vision du notre monde actuel ne peut être que dystopique et destructive. Ces romans sont en même temps les lieux de la célébration de l'Histoire et de sa destruction. C'est-à-dire que d'une part l'Histoire triomphe grâce à la rigoureuse méthode historique adoptée par l'écrivain, d'autre part le raisonnement philosophique en provoque la destruction par le truchement de ses réflexions critiques face aux questionnements contemporains. Telle ambivalence est le signe de la crise de la société contemporaine par rapport à elle-même et à ses modèles de connaissance. Alain Nadaud l'a appréhendée et par conséquent il l'a transposée dans ses romans par le moyen d'une structure théorique sophistiquée et dominée par la méthode de la recherche historique ainsi que par celle du raisonnement philosophique.

La nécessité de l'enregistrement, qui est le propre de la société contemporaine poussée par l'illusion tautologique d'y trouver les fondements de ses vérités, est à la base des romans d'Alain Nadaud. Le romancier, ayant intercepté – même anticipé – ce principe de la société actuelle de la post-vérité, en a fait le fondement de ses romans qu'il a mués en recueils de documents. Le résultat est qu'il faut considérer tout récit comme une histoire vraisemblable et vice-versa. En outre, il faut considérer le récit comme le seul lieu propre à la connaissance humaine, qui ne peut plus être ni ontologique ni épistémologique, mais uniquement fictionnelle. C'est la conséquence du besoin humain de l'enregistrement, c'est-à-dire de l'inscription de la trace, afin de maîtriser toute société humaine. Dans la société actuelle, les actes d'enregistrement de documents se sont multipliés de façon incontrôlable à la suite de la diffusion généralisée des systèmes informatiques. Le pouvoir exercé à travers eux est pourtant pareil à celui des premières sociétés en Mésopotamie qui utilisaient les tablettes en argile recherchées par l'archéologue protagoniste de *Désert physique*. Le journaliste héros d'*Auguste fulminant* a été contraint d'informatiser les archives en papier au troisième sous-sol d'une tour en verre à Paris. La tour, comme la ziggurat en Mésopotamie, est le lieu du pouvoir incontestable exercé, dans l'intrigue du roman, par le rédacteur en chef Augustin Marate, qui, comme Octavien Auguste au détriment du poète Virgile, manipule d'habitude les documents pour l'affirmation de sa gloire personnelle. L'enregistrement des documents d'archives est d'ailleurs le fondement du pouvoir dans toute société humaine de la Méditerranée, cela dès les premières civilisations en Mésopotamie. Par ailleurs, il est clair qu'on peut manipuler le récit historique à travers eux. Un tel usage des documents émerge dans les romans d'Alain Nadaud. En outre, Nadaud se sert

d'eux pour amener le lecteur à la découverte de tous les paradoxes de la condition humaine, que nous avons précédemment analysés. Le besoin de l'enregistrement des documents remonte au besoin ancestral d'instaurer une forme de présence en tant qu'illusion contre l'absence et le néant qui entourent l'être humain. La recherche archéologique de l'*arkhé* simulée par Alain Nadaud aboutit pourtant au zéro. Le zéro, à savoir le néant, est à l'origine de l'écriture et de la connaissance qui révèlent ainsi leur statut flou. Le résultat d'un tel raisonnement est la vision dystopique du monde dans les romans d'Alain Nadaud. Ces romans sont en effets eux-mêmes comme les signes des paradoxes qui sont le propre de la condition humaine.

En conclusion, l'écriture d'Alain Nadaud entre dans le vif du questionnement contemporain du statut des documents et de leur usage, qui est le propre de la société actuelle de la post-vérité. La réflexion nadaldienne sur la valeur des documents amène le lecteur à considérer leur statut de vérité avec un esprit critique qui le pousse à estimer à travers eux le caractère paradoxal de la condition humaine, et à considérer enfin toute connaissance comme fictionnelle. Une telle position critique a été gagnée par Alain Nadaud au moyen de la notion derridienne de trace, car la trace est le fondement du savoir dont le but est de retrancher de l'espace au vide et au néant qui l'entourent. Cependant, remonter à l'*arkhé*, qui est la trace par excellence, signifie dévoiler à la fin la condition d'absence à laquelle l'être humain appartient. Ainsi, d'après Alain Nadaud, la connaissance humaine ne peut jamais s'en sortir du mouvement circulaire du zéro, c'est-à-dire de son néant.

Dr. Gianluca Chiadini, Liceo Statale "Publio Virgilio Marone", Avellino  
gianlucachiadini[at]gmail.com

### Références

- Borges, Jorge-Luis. *Histoire de l'infamie. Histoire de l'éternité*. Paris: Rocher, 1951.
- Chiadini, Gianluca. *Il romanzo "archeologico" in Francia. Il caso di Auguste fulminant di Alain Nadaud*. Roma: Aracne, 2019.
- Chiadini, Gianluca. *Alain Nadaud. L'écrivain philosophe*. Roma: Aracne, 2020.
- de Martino, Ernesto. *Morte e pianto rituale*, Torino: Universale Bollati Boringhieri, 1975.
- Derrida, Jacques, *De la grammatologie*. Paris: Les Éditions de Minuit, 1967a.
- Derrida, Jacques. *La voix et le phénomène*. Paris: puf, 1967b.
- Derrida, Jacques. *Mal d'archive*. Paris: Galilée, 1995-2008.

- Derrida, Jacques. *Trace et archive, image et art*. Bry-sur-Marne: INA, 2014.
- Ferraris, Maurizio. *Postverità e altri enigmi*. Bologna: Il Mulino, 2017.
- Gayraud, Joël. *L'homme sans horizon. Matériaux sur l'Utopie*. Montreuil: Libertalia 2019.
- Husserl, Edmund. *L'origine de la géométrie*, traduction et introduction par Jacques Derrida. Paris: PUF, 1962.
- Le Goff, Jacques. "Documento/monumento," in *Enciclopedia Einaudi* Vol. 5, Torino: Giulio Einaudi Editore, 1978. 38–48.
- Le Goff, Jacques. *Histoire et mémoire*. Paris: Gallimard, 1988.
- Nadaud, Alain. *Archéologie du zéro*. Paris: Denoël, 1984.
- Nadaud, Alain. *L'envers du temps*, Paris: Denoël, 1985.
- Nadaud, Alain. *Ivre de livres*. Paris: Balland, 1989.
- Nadaud, Alain. *La mémoire d'Érostrate*. Paris: Seuil, 1992.
- Nadaud, Alain. *Malaise dans la littérature*. Ceyzérieu: Champ Vallon, 1993.
- Nadaud, Alain. *Auguste fulminant*. Paris: Grasset, 1997.
- Nadaud, Alain. "Au jour le jour", in Djamel Meskache et Dominique Viart (eds.). *Autour de Alain Nadaud*, Les Actes du Colloque, Paris Nanterre 19–20 octobre 2017, Saint-Benoît-du-Sault: Tarabuste, 2017. 9-56.
- Nadaud, Alain, et Tamassia Paolo. "La parole aux écrivains: Alain Nadaud et Paolo Tamassia," in Gianfranco Rubino (ed.). *Le sujet et l'histoire dans le roman français contemporain. Écrivains en dialogue*. Macerata: Quodlibet Studio, 2014. 25-34.
- Ricœur, Paul. *Temps et récit. Le temps raconté*. Vol. 3. Paris: Seuil 1985.
- Viart, Dominique, et Bruno Vercier. *La littérature française au présent*. Saint-Benoît-du-Sault: Bordas, 2008.